

Passim

Passim 8 | 2011 Bollettino dell'Archivio svizzero di letteratura |
Bulletin des Archives littéraires suisses | Bulletin des Schweizerischen
Literaturarchivs | Bulletin da l'Archiv svizzer da litteratura



20 Jahre
ans
anni
onns



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Eidgenössisches Departement des Innern EDI
Département fédéral de l'intérieur DFI
Dipartimento federale dell'interno DFI
Departament federal da l'intern DFI
Schweizerische Nationalbibliothek NB
Bibliothèque nationale suisse BN
Biblioteca nazionale svizzera BN
Biblioteca nazionale svizra BN

Editorial

Cette année marque les vingt ans des Archives littéraires suisses. La « mémoire littéraire de la Suisse » se fait histoire et revient sur la trace de ses propres souvenirs. Les Archives, lieu de la mémoire matérielle, conservent documents et papiers, lettres et objets divers, clés pour le chercheur qui les questionne afin de reconstruire le passé et d'obtenir des réponses. Les archives reviennent à la vie grâce à celui qui les étudie. Nous avons choisi, dans notre dossier, d'aborder l'histoire des Archives littéraires par un autre biais : celui de l'histoire orale. Huit personnes liées de près aux ALS – ou l'ayant été – entrent en dialogue pour raconter l'histoire des Archives littéraires : de leur préhistoire au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, à l'année mythique de leur fondation, en passant par la constitution des collections romandes ou par le profilage actuel des ALS sur les plans nationaux et internationaux. Nous tenons à remercier chaleureusement les participants à ces entretiens de leur engagement et faire part de toute notre reconnaissance à notre ancien Conseiller fédéral Flavio Cotti pour son mot d'introduction. Si vous vous intéressez à l'histoire des ALS, ne manquez pas la belle exposition montée par Peter Erismann à la Bibliothèque nationale. Elle documente richement les activités des Archives depuis leurs débuts, comme le montre la couverture de ce numéro.

Anne-Frédérique Schläpfer

20 Jahre Schweizerisches Literaturarchiv – das « literarische Gedächtnis der Schweiz » wird sich selbst historisch und begibt sich auf die Spuren der eigenen Erinnerung. Als Aufbewahrungsort und Gedächtnisspeicher rekonstruiert sich die Vergangenheit im Archiv über materielle Spuren: über Dokumente, Papiere, Notizen, Briefe, Fotografien, Akten, die von den Forschenden wieder zum Leben erweckt und mit neuer kultureller Energie versorgt werden.

Das Dossier dieser Ausgabe wählt einen anderen Weg der Vergegenwärtigung. Befragt wird nicht das materielle Gedächtnis, wie es sich in Papier- und Aktenbergen manifestiert, sondern die persönlichen und individuellen Erinnerungen jener, die eng mit dem SLA verbunden waren oder es noch immer sind. Im Sinne einer *oral history* treten Stimmen aus unterschiedlichen Phasen der Archivgeschichte miteinander in einen Dialog und durchlaufen so die Entwicklungsstadien des SLA: Von seiner Vorgeschichte als Handschriftenabteilung der Schweizerischen Landesbibliothek über die mythenumrankten Gründungsjahre bis hin zur aktuellen Profilierung im nationalen und internationalen Kontext. An dieser Stelle sei allen Beteiligten für Ihr Engagement herzlich gedankt. Ein spezieller Dank geht namentlich auch an alt Bundesrat Flavio Cotti für seine Geleitworte zum Jubiläumsjahr.

Wer sich daneben doch auch für die materielle Dokumentation der SLA-Geschichte interessiert, dem sei die Ausstellung von Peter Erismann in der Schweizerischen Nationalbibliothek empfohlen. Ein kleiner Einblick vermittelt das Titelbild dieser Ausgabe...

Magnus Wieland

Passim 8 | 2011

Bulletin des Archives littéraires suisses | Bulletin des Schweizerischen Literaturarchivs | Bulletin da l'Archiv svizzer da litteratura | Bollettino dell'Archivio svizzero di letteratura

ISSN 1662-5307

Passim online:
www.nb.admin.ch/sla

Rédaction | Redaktion:
Anne-Frédérique Schläpfer &
Magnus Wieland
SLA | ALS | ASL
Hallwylstr. 15, CH 3003 Bern
T: +41 (0)31 322 92 58
F: +41 (0)31 322 84 63
E: arch.lit@nb.admin.ch

Mise en page: Marlyse
Baumgartner
Photographie: Simon Schmid
(NB).

Tirage | Auflage:
1150 exemplaires | Exemplare

[Dossier | 20 Jahre, ans, anni, onns]

La nascita dell' ALS: il ricordo di Flavio Cotti

«L'Archivio svizzero di letteratura fu inaugurato l'11 gennaio del 1991, lo stesso giorno in cui, al Münster di Berna, si svolsero i funerali di Friedrich Dürrenmatt. Com mosso, vi pronunciai il discorso funebre. Egli scelse di donare il suo archivio alla Confederazione, ma nei diversi incontri intercorsi fra

noi, appariva chiaro come il pensiero di Dürrenmatt non avesse alla base una scelta individuale, bensì una donazione collettiva, a livello nazionale. La straordinaria idea della creazione di un archivio nazionale fu tutta ed esclusivamente di Dürrenmatt. Oggi, a vent'anni da questa sua brillante intuizio-

ne, l'Archivio ha grande successo ed è diventato uno strumento fondamentale per la letteratura elvetica fondata su tutte le quattro lingue nazionali. Non potrei più immaginare la nostra cultura senza l'Archivio».

On. Flavio Cotti, già Consigliere Federale e Presidente della Confederazione

« Les ALS, institution providentielle »

Bertil Galland, était directeur de la maison d'édition éponyme, des Cahiers de la Renaissance vaudoise et des Editions 24 Heures, dont les archives sont conservées aux Archives littéraires suisses. Il répond aux questions d'Anne-Frédérique Schläpfer, collaboratrice aux ALS.

Vous étiez l'un des premiers Romands à remettre vos archives aux ALS. Qu'est-ce que cela représentait pour vous ?

Avec une résolution à laquelle les organes fédéraux n'avaient pas habitué les acteurs culturels, la création des Archives littéraires suisses a répondu à des préoccupations générales et pratiques que je n'avais pas abandonnées en mettant fin aux Editions Bertil Galland, en 1983. L'entreprise, commencée en 1960, n'avait jamais eu pignon sur rue et s'était confon-

due avec ma vie privée. Je me mettais en retrait en pleine réussite après avoir participé au bouleversement du paysage des lettres romandes, assuré qu'autour d'elles des soutiens de toute nature s'étaient multipliés. Les écrivains amis s'étaient révélés féconds, publiaient désormais sans peine, avaient acquis une visibilité bien au-delà des frontières. Cependant, à mesure que ce mouvement créateur remarquable se faisait connaître de la population et étudier à l'étranger, j'étais soucieux que la Suisse officielle prenne conscience que deux instruments manquaient à ce rayonnement helvétique : une source d'information et un lieu de mémoire. Lisez : un ouvrage synthétique et des archives dotées de moyens sérieux.

La contribution de langue française au premier objectif fut la publication

de l'*Histoire littéraire de la Suisse romande* en quatre volumes (1996-1999), la première après un siècle ! Le travail de Roger Francillon et Daniel Maggetti put être lancé après des démarches soutenues par trois parlementaires à Berne, Gilles Petitpierre, Victor Ruffy et Vital Darbellay. L'apport financier décisif, demandé en vain aux départements romands de l'instruction publique, je l'ai obtenu, après des entretiens privés, du Conseiller fédéral Flavio Cotti et d'Alfred Defago à la tête du nouvel Office fédéral de la culture.

A la Bibliothèque nationale, des bases étaient discrètement fondées, notamment par un inventaire raisonné des œuvres publiées. Des bibliothécaires tels que Régis de Courten ou Marius Michaud ont manifesté à la création contemporaine une attention et des qualités

humaines qu'ont vivement appréciées les écrivains. Mais le grand tournant, on le doit évidemment au surgissement de Jean-Frédéric Jauslin à la direction de la BN en 1990. A peine en fonction, sa réaction fut d'une rapidité mémorable face aux pressions de Friedrich Dürrenmatt. Celui-ci, on le sait, cherchait où déposer ses archives. En visionnaire, il voulut qu'on agisse enfin pour tous les écrivains suisses. Son levier : la menace d'aller voir ailleurs. Sa manoeuvre valait trois débats parlementaires et dix colloques administratifs. En ces circonstances il trouva à qui parler et qui osait passer à l'acte. Grâce à ces deux personnes, la Suisse dispose depuis 1990 d'archives littéraires « nationales » à bien des égards exemplaires. J'en suis reconnaissant. Parmi les premiers, j'eus l'apaisement de voir reconnu, recueilli, classé, traité, mis à disposition dans la dignité tout ce que j'avais pu enfouir dans des cartons – manuscrits, notes, lettres et documents –, durant ma collaboration d'un quart de siècle avec les écrivains.

J'avais partagé durant les années 1980 avec Maurice Chappaz le souci de son héritage littéraire et celui de Corinna Bille et nous avons mesuré immédiatement l'importance de l'événement. Les ALS, institution providentielle, venaient néanmoins perturber, chez certains auteurs amis, des allégeances envers des bibliothèques cantonales et municipales. La richesse de leurs fonds est notoire et leur accueil souvent empressé, mais leurs moyens restent très limités. La dispersion helvétique reflète une constellation de milieux sympathiques et compétents. Les chercheurs du pays sont habitués à y trouver leur piste. Mais étrangers et Suisses non experts, même les écrivains, se perdent en ce labyrinthe. Tout changea dès qu'à Berne se dressa un portail à l'adresse évidente, ouvert, menant à un lieu de mémoire pourvu de réels budgets d'acquisition et de conservation. La politique culturelle a longtemps été

réputée contraire à la constitution fédérale. La Suisse reconnaît maintenant officiellement l'existence de ses littératures.

Dans un article de 1991, vous espériez que les ALS puissent devenir « un centre de ralliement ». Depuis, les collections se sont enrichies de nombreux fonds d'auteurs qui, pour certains, ont été édités par vous. Les fonds des ALS se sont-ils développés selon vos attentes ?

A en juger par le nombre de demandes qui me sont adressées de consulter le Fonds des Editions Bertil Galland aux ALS et sachant que plus de deux cents archives littéraires ont été réunies à ce jour, l'importance prise par ce pôle d'études me paraît démontrée. Une foison de chercheurs, de doctorants, d'indépendants découvrent, dans ce que je conservais naguère en vrac : des événements, des détails décisifs, des perspectives qui dépassent de loin ce que je pouvais imaginer. Tout ce travail doit reconduire évidemment à la lecture des œuvres. D'un centre de préservation, je vois naître une nouvelle vie des écrivains, réaffirmer leur prégnance, reconsidérer leur rôle pour de jeunes générations. Voyez par exemple la destinée posthume en France d'Ella Maillart et de Nicolas Bouvier, hypostasiés en chefs de file de ceux qu'on catalogue aujourd'hui comme « écrivains voyageurs ». Ou notons le rebondissement actuel de l'œuvre dite sulfureuse de Grisélidis Réal, dont le premier texte littéraire, documenté aux ALS et que j'ai publié dans la revue *Ecriture*, fit scandale. Derrière l'icône de la prostituée et de la militante on reconnaît aujourd'hui un écrivain au talent puissant.

Le réseau des centres universitaires voués aux littératures francophones est aujourd'hui mondial. Il permet une action culturelle parallèle au travail des ambassades. Je ne discuterai pas ici de la façon dont la Suisse conçoit et finance une activité bénéfique qui ne dépend pas des ALS,

mais je me réjouis de leurs contacts fructueux avec ces chercheurs actifs.

Les maisons d'édition sont encore très peu représentées dans les collections des ALS. Qu'en pensez-vous ?

Qui dit « livres » ne parle pas forcément de littérature. Ce serait une dérive de ne pas concentrer l'effort des Archives littéraires sur l'objet primordial désigné par leur nom.

Rimont, 19 avril 2011

«Wer SL-B sagt, muss auch SL-A sagen»

Rätus Luck, ehemaliger Leiter der Handschriftenabteilung, befragt von **Klara Obermüller**, bis 2009 Präsidentin des Fördervereins des Schweizerischen Literaturarchivs

Die Handschriftenabteilung der einstigen Landesbibliothek gilt als Vorläuferin des Schweizerischen Literaturarchivs: Wie hat man sich diese Sammlung vorzustellen?

Da sind zunächst die Manuskripte und Briefe Rilkes, Hesses und Spittlers zu nennen sowie das Archiv von C.A. Loosli, das jahrelang auf einem Bibliotheksestrich lag, bis es von mir buchstäblich dem Staub entrissen wurde. Interessant waren unter den 150 kleineren und grösseren Beständen, die 1991 an das SLA übergingen, auch die Manuskripte und, soweit vorhanden, Briefwechsel von Jean Gebser, Jakob Haringer, Carl Hilty, Isabelle Kaiser, Cécile Lauber, Arnold Ott, Albert Talhoff, Jost Winteler, Otto Wirz sowie, nicht zu vergessen, die Texte und Photographien von Annemarie Schwarzenbach. Unter den Nachlässen in französischer Sprache verdienen diejenigen von Gonzague de Reynold, Eugène Rambert und Blaise Cendrars besondere Erwähnung. Schlecht vertreten waren hingegen die italienischsprachigen und rätoromanischen Autoren.

Wenn man Ihre Abteilung mit dem heutigen SLA vergleicht, wo liegen da die Unterschiede, wo die Parallelen?

Es gab auch früher schon bedeutende, man kann sagen: spektakuläre Zugänge wie z.B. die Nachlässe von Hermann Hesse und Gonzague de Reynold oder die Rilke-Sammlung von Nanny Wunderly-Volkart, die die Schweizerische Landesbibliothek (SLB) 1951 entgegennehmen durfte. Solcher Zuwachs kam allerdings seltener vor als heute.

Im Gegensatz zum heutigen SLA, das über ein gutes Dutzend Stellen verfügt, waren wir ein etwas verlorenes Trüppchen. Finanziell konnten wir uns Ankäufe kaum leisten. Schenkungen stellten zum Glück damals die Regel dar. Wir verfügten nur über eine minimale Präsenzbibliothek, und auch die nationale und internationale Kooperation mit Universitäten, Bibliotheken und andern Institutionen hielt sich in Grenzen.

Einen der wesentlichsten Unterschiede sehe ich jedoch in der Art und Weise der Bestandserhaltung. Wir hatten keine säurefreien Mappen und Schachteln, keine weissen Handschuhe und Lesekissen, und auch der Umgang mit den Dokumenten war ein relativ sorgloser. Ein Rilke-Manuskript, ein Hesse-Aquarell nahmen aber natürlich auch wir mit dem gebotenen Respekt zur Hand und behielten den Benutzer, die Benutzerin stets im Auge.

Wie zugänglich waren die Bestände früher? Und wie sahen die Arbeitsbedingungen aus?

Die SLB betrieb auch hinsichtlich der Handschriften eine publikumsfreundliche Benutzungspolitik. Mit Kopierwünschen verfuhr man grosszügig. Wie heute waren aber auch damals schon gewisse Dokumente unzugänglich: zwecks Wahrung der Intimsphäre, aus urheberrechtlichen Gründen oder weil es der Nachlasser so bestimmt hatte. Augenfälliges Beispiel ist die Kiste, die der Musiktheoretiker Hans Kayser der SLB übergeben hat: Sie bleibt bis 2064 verschlossen, Inhalt unbekannt.

Unser Arbeitsraum beschränkte sich auf den öffentlichen Lesesaal und das Büro des Chefs der Sektion «Alte Bestände, Handschriften und Spezialsammlungen», in dem ein Tisch von beachtlichen Ausmassen für die Konsultation von Handschriften

ten stand. Wohin mag er gekommen sein? In meiner Zeit als Vizedirektor der SLB verfügte ich über ein zweischsiges Büro mit weiss-, nicht wie anderswo grüngestrichenem Brüstungskanal. Hier stand auch der Schrank, den Nanny Wunderly-Volkart der SLB zusammen mit ihren Rilke-Dokumenten übergeben hatte.

In all den Jahren hatte ich verständnisvolle Vorgesetzte, die mir unter anderem die Arbeit an den Rilke-Editionen erlaubten. Und wir hatten ebenso verständnisvolle Hausmeister, die nicht die Polizei alarmierten, wenn mich am Sonntag das Bedürfnis überfiel, in der Bibliothek zu arbeiten.

Als Friedrich Dürrenmatt den Anstoss zur Gründung eines Literaturarchivs gab, hatte man den Eindruck, dass da etwas grundlegend Neues entsteht. Wie erklären Sie sich, dass die Vorgängerinstitution im Bewusstsein auch der interessierten Öffentlichkeit so wenig präsent war?

Ich bin mir nicht sicher, ob der Eindruck richtig ist. Unter den Schweizer Bibliotheken mit grösseren Handschriftenbeständen konnte sich die SLB durchaus sehen lassen. Wenn der damalige Direktor in dieser Hinsicht auch zu Zurückhaltung mahnte, konnten die Mitarbeitenden doch aus den eigenen Beständen publizieren. Es fehlte nicht an Ausstellungen zu Persönlichkeiten, Themen und Anlässen. Die Gründung der Internationalen Rilke-Gesellschaft ging 1971 von der SLB aus; hier hat sie noch immer ihren Sitz. Von 1976 bis 2001 erschien in schlichtester Aufmachung die *Bibliographie zur deutschsprachigen Schweizerliteratur*, 1979 bis 2001 die etwas nobler gestaltete *Bibliographie des lettres romandes*. Ich denke, die interessierte Öffentlichkeit wusste uns schon zu finden, was ich aber natürlich nicht mit Besucherzahlen oder Dankeschreiben belegen kann.

Klar, das SLA erlangte eine viel grössere Aufmerksamkeit. Allein schon der Name des Stifters oder

Anstifters, das Gewicht seines Werks, der frische Wind, der von einer Neugründung ausgeht, das neue Team sorgten für Aufmerksamkeit. Was früher eher zufällig passierte, was eher diskret und bescheiden vor sich ging, das hat nun Stil, Professionalität und nationale wie internationale Ausstrahlung.

Wie haben Sie reagiert, als Sie von der Idee erfuhren?

Die Idee «SLA» lag schon einige Zeit vor der eigentlichen Gründung in der Luft. Wenn ich mich nicht irre, hatte Charles Linsmayer an zuständiger Stelle entsprechende Pläne vorgelegt, allerdings ohne Erfolg. Für mich war es keine Frage, dass eine solche Institution nötig und dass der geeignete Ort die SLB war – ganz im Sinn des Kalauers: «Wer SL-B sagt, muss auch SL-A sagen.» Und es freut mich auch, dass ich bei der Auswahl des ersten Leiters und dem Aufbau der jungen Institution wenigstens am Rand mitwirken konnte.

Hätte Sie diese Aufgabe auch gereizt, wenn Sie noch jünger gewesen wären?

Sicher hätte sie mich gereizt, aber als Gründervater, der beharrlich, geschickt und gewinnend Verhandlungen mit potentiellen Donatoren führt, hätte ich mich nicht geeignet. Überdies schien es mir auch vollkommen in Ordnung, dass die neue Aufgabe von einem neuen Team in Angriff genommen wird. Die Erwartungen von allen Seiten waren hoch, und ich glaube nicht, dass ich etwas von dem hätte zustande bringen können, was Thomas Feitknecht und jetzt Irmgard Wirtz Eybl Schritt für Schritt und Wurf um Wurf gelungen ist und auch weiterhin gelingen wird.

«In einem Rekordtempo wurde das SLA geschaffen»

Thomas Feitknecht, ehemaliger Leiter des SLA, befragt von **Dieter Bachmann**, derzeitiger Präsident des Fördervereins.

Welches war der grösste Widerstand bei der Gründung des SLA?

Peter von Matt hat an seiner Jubiläumsrede zum 20-jährigen Bestehen des SLA von den drei «helvetischen Schicksalsworten» gesprochen: «Das choschtet aber!» Finanzprobleme waren von Anfang an die ständigen Begleiter des SLA. Während Bundesrat Cotti und BAK-Direktor Defago die Notwendigkeit des SLA als literarisches Gedächtnis der Schweiz belegten, opponierte Finanzminister Stich aus finanziellen Überlegungen. Auch nach der Gründung wurde das SLA immer wieder von verschiedenen, rasch aufeinander folgenden Sparübungen heimgesucht.

Und was war die grösste glückliche Überraschung?

Dass das SLA in einem Rekordtempo geschaffen werden konnte. Bloss ein Jahr nach der Unterzeichnung des Erbvertrages mit Friedrich Dürrenmatt nahm ich am 1. Juli 1990 meine Tätigkeit als SLA-Leiter auf. Und in der Folge bestätigte sich immer wieder: In der Politik ist alles möglich, wenn der feste Wille da ist. Der Wille versetzte Berge!

Wann und wie kamen Sie zum Projekt hinzu?

Als im Dezember 1988 über den Ticker die Meldung kam, Dürrenmatt wolle der Eidgenossenschaft seinen literarischen Nachlass schenken, war ich Feuilleton-Redaktor beim *Bund* in Bern. Ich fing an zu recherchieren, besichtigte in der Folge zahlreiche Archive, nicht zuletzt das als Vorbild genannte Deutsche Literaturarchiv in

Marbach am Neckar. Als sich die Solothurner Literaturtage 1989 mit den Perspektiven eines Schweizerischen Literaturarchivs befassten und mich zu einem Podiumsgespräch einluden, schilderte ich in einer Wochenend-Beilage das Modell «Marbach» und liess verschiedene Stimmen zum Schweizer Projekt zu Wort kommen, u.a. Charles Linsmayer und Otto F. Walter. Als die Leitungsstelle ausgeschrieben wurde, bewarb ich mich darum. Ich war zwar promovierter Germanist, aber kein ausgebildeter Archivar, sondern Journalist. Als Quereinsteiger erhielt ich die Chance, weil man der Öffentlichkeitsarbeit in dieser Phase eine besondere Bedeutung beimass.

Welchen Einfluss hatten Sie auf das Konzept?

Nach meinem Amtsantritt hatten meine Mitarbeitenden und ich weitgehend «plein pouvoir», und zwar in einem Ausmass, das heute kaum mehr vorstellbar ist. Für die Beratungen im Bundesrat waren Raum- und Personalbedarf erhoben und die Tätigkeitsgebiete umschrieben worden, wobei alle wesentlichen Grundlagen von Rätus Luck stammten. Jean-Frédéric Jauslin, der kurz vor meinem Amtsantritt die Direktion der Nationalbibliothek übernommen hatte, war mit der Reorganisation und Informatisierung vollauf beschäftigt und übertrug mir die volle Verantwortung für den Aufbau und das Detailkonzept. Dieses wurde im SLA-Team erarbeitet, immer mit Blick auf die Erfahrungen anderer Institutionen.

Welche aussenstehende Person oder Institution hat Ihnen die beste Hilfe gegeben?

Meine Frau. Mit ihr konnte ich alles besprechen. Sie kannte meinen Ar-

beitsplatz und das ganze SLA-Team. Jedes Jahr fand bei uns zu Hause und im Garten ein Sommernachtsfest für alle Mitarbeitenden und ihre Partner und Partnerinnen statt.

Gab es aus der Politik Widerstand? Galten damals Schweizer Autoren in gewissen Kreisen auch schon als «Abzocker» und «Subventionsjäger»?

Auch hier: Heute ist offenbar kaum vorstellbar, dass es in dieser Hinsicht keine Probleme gab. Pikanterweise war es ausgerechnet Niklaus Meienberg, der öffentlich Anstoss daran nahm, dass Otto F. Walter sein persönliches Archiv dem SLA verkauft hatte. Und nur einmal kam in den eidgenössischen Räten der Ankauf eines Autorenarchivs durch das SLA zur Sprache – aber das war die Retourkutsche eines Ratsmitglieds, der seinen eigenen Kanton verdächtigte, nicht genügend Mittel für solche Ankäufe zur Verfügung gestellt zu haben.

Was dachten Sie am Abend der Eröffnung des SLA auf dem Nachhausweg?

In meinem Tagebuch finde ich den Satz: «Das Interesse war gross, die Befriedigung über das Erreichte allgemein.» Das klingt etwas gar nüchtern. Aber so war es wohl nach einem langen Tag, nach der SLA-Eröffnung am Morgen in der NB, der Gedenkfeier für Dürrenmatt am Nachmittag im Berner Münster, einem Apéro am Abend im *Bellevue* und einem anschliessenden Nachtessen «im kleinen Kreis» von rund hundert Personen.

Wie kamen Sie auf die Idee des Fördervereins?

Sie lag damals in der Luft – ich habe bloss nachgemacht, was andere Institutionen taten, um in der Öffentlichkeit mehr Unterstützung zu erhalten.

Was halten Sie persönlich von der Herausforderung, nach den Archiven

einzelner Autoren nun auch Verlagsarchive für die Bestände des SLA in Betracht zu ziehen, und welches wäre in diesem Fall die Aufgabe des FV?

Das SLA hat schon immer auch Verlagsarchive erworben: 1990 Teilbestände von Artemis, 1992 bis 1995 Benziger (ein sehr grosses Archiv mit Typoskripten und Briefen), 1997 die Librairie de l'Université de Fribourg LUF (ein wichtiger Verlag vor allem während der Besetzung Frankreichs durch Deutschland). Das Walter-Verlagsarchiv ging im gegenseitigen Einvernehmen nach Olten. Verlagsarchive können problematisch sein, wenn ihr nicht-literarischer Anteil überwiegt, d.h. wenn es darin mehr Rechnungen von Druckereien hat als Briefe von Autoren. Natürlich sagt die Buchhaltung eines Verlags auch etwas über die Bedingungen aus, unter denen Literatur entsteht – aber das Ganze ist eine Frage der Relationen. Ich habe 2002 das Archiv eines belletristischen Verlags besichtigt: Dutzende von Umzugskartons voller administrativer Papiere und ein paar mit Manuskripten und Briefen. Nur schon die Sichtung und Lagerung der administrativen Unterlagen hätte das SLA vor grosse Probleme gestellt. Die Übernahme dieses Verlagsarchivs scheiterte schliesslich aus anderen Gründen.

Welcher unter den Wünschen in ihrer langjährigen Tätigkeit, ein Wunsch, den Sie vielleicht nicht einmal hatten, war der wichtigste, der in Erfüllung ging?

Dass der Nachlass des Literaturkritikers Werner Weber ins SLA kam. Werner Weber hatte mich 1997 angerufen und mir mitgeteilt, er wolle dem SLA dereinst seine Briefsammlung schenken. Ich blieb mit ihm in regelmässigem Kontakt. 2001 war ihm das deutschsprachige Dossier der *Quarto*-Ausgabe zur Literaturkritik gewidmet. Werner Weber starb 2005 im Alter von 86 Jahren, kurz vor meinem Rücktritt. Ich konnte dann im Mandatsverhältnis den Nachlass erschliessen und gab

später einen Band mit ausgewählten Briefwechseln von ihm heraus.

Zu welchem Autor, oder zu welchen zwei oder drei Autoren sind Sie manchmal heimlich und ohne besonderen Auftrag hinuntergestiegen in Ihre Verliese, um ein wenig in den Materialien zu graben?

Bei der Erschliessung von Nachlässen, bei der Beantwortung von Recherche-Anfragen, bei der Vorbereitung von Ausstellungen und Veranstaltungen, bei der Bereitstellung von Dokumenten für Forschende im Lesesaal hatte ich so viele Gelegenheiten, in die verschiedensten Nachlässe und Archive zu tauchen, dass gar nicht das Bedürfnis aufkam, das heimlich zu tun... Und nicht zu vergessen: im Zusammenhang mit der Übernahme von Archiven hatte ich persönlichen Kontakt mit den verschiedensten Autoren. Das war immer sehr bereichernd und hält teilweise bis heute an.

«Den Ariadne-Faden müssen wir ganz sorgfältig spinnen»

Irmgard Wirtz, Leiterin des Schweizerischen Literaturarchivs, befragt von **Iso Camartin**, bis 2006 Präsident des Fördervereins

Ich möchte mit einem Kriterium beginnen, das mir bei einem Archiv das wichtigste scheint: Das ist die Zeit. Ein Archiv entsteht nicht über Nacht, sondern es muss eine Art Langzeit-Strategie entwickeln. Und meine Überlegung wäre nun: Die ersten zwanzig Jahre eines Archivs müssten eigentlich die goldenen Jahre sein, weil man da mit dem Sammeln anfängt. Wie sehen Sie diese Zeitstrecke von 20 Jahren?

Wir haben mit der Schenkung Dürrenmatts einen wunderbaren Auftakt erlebt, der für viele Autorinnen und Autoren ein Signal gesetzt hat. Darauf folgte der Nachlass von Giovanni Orelli, der vor allem für die Literatur aus dem Tessin nochmals eine Bewegung auslöste. Viele Autoren sind in der Folge mit ihren Beständen hier ins Archiv gekommen, allerdings Autoren, die einer bestimmten Kohorte angehören. Heute sieht die Bilanz so aus, dass die Autoren in der Alterskategorie um 80 Jahre sehr gut bei uns repräsentiert sind. Ferner kommen auch neue Arten von Beständen hinzu. Wir haben mit Jean Starobinski und den Genfer Gelehrten das Feld der Literaturkritik eröffnet. Mit solchen Nachlässen wollen wir punktuell Akzente setzen, zumal wir aus Kapazitätsgründen nicht durchgehend Gelehrtenbestände aufnehmen können.

Waren das bislang gewissermassen die «reichen» 20 Jahre? Und werden die nächsten 20 Jahre ein bisschen «magerer» sein? Sind die besten Ernten nicht bereits eingefahren?

Nein, das würde ich so nicht bestätigen. Wir haben gegenwärtig Autoren,

die wir sehr gerne hier begrüßen würden. Ich verweise namentlich auf Thomas Hürlimann, der doch für die Schweizer Kultur ein bedeutendes Werk schafft. Es gibt auch Autoren, die wollen nichts davon wissen, dass sie einen «Nachlass» haben werden. Erst mit der Zeit kommen wir dann an einen Punkt, wo sie doch Einlass gewähren, und wir ein Angebot machen können. Ein ganz wichtiges Beispiel ist Peter Bichsel, der ja erst seit Kurzem (seit 2006) bei uns ist. Das gilt natürlich auch für andere Sprachregionen. Ich möchte auf Giorgio Orelli verweisen. Wir klopfen beharrlich an seine Tür, bislang allerdings vergebens...

Es ist irgendwo menschlich auch verständlich, dass man für postume Anliegen nicht immer ein offenes Ohr hat. Aber immerhin ist es schön zu wissen, dass in den kommenden Jahren noch bedeutende Erweiterungen zu erwarten sind.

Ich möchte eine andere Frage anschneiden, nämlich die der Erwerbskriterien. Hat sich da etwas an den Voraussetzungen für den Einzug ins SLA verändert oder gar verschärft?

Die Kriterien, die ins Spiel kommen, sind beinahe noch dieselben wie in den Anfängen. Dazu zählt neben der Existenz eines bedeutenden Werks auch dessen internationale Vernetzung, d.h. seine «Briefhaltigkeit»: Wie stark sind Verbindungen zu bereits vorhandenen Beständen sichtbar? Das ist ein wichtiges Kriterium, das sogar andere Faktoren wie Literaturpreise, Verlage oder die Anerkennung eines Autors in Kritik und Feuilleton aufwiegen kann. Daneben ist es eine Ermessensfrage, was die ästhetischen Qualitäten des Werks betrifft oder seine Forschungsrelevanz, ob es ein Autor ist, der eine Epoche geprägt, der Spuren hinterlassen hat.

Das alles sind Kriterien, die bei solchen Entscheidungen zum Tragen kommen.

In einem Nachlass gibt es ganz wertvolle Elemente und es gibt auch jene komischen Dinge, die jeder aus idiosynkratischer Anlage sammelt, wo man unter Umständen gar nicht weiss, wie wichtig das ist. Wie generös ist man gegenüber diesen seltsamen Passionen, die Schreibende auch haben? Wie geht man mit dem Schatz um und wie geht man mit dem Ramsch um?

Diese Differenzierung ist äusserst schwierig. Die Trennscheide liegt prinzipiell bei der Frage, stehen die gesammelten Dokumente in einem engen Werkzusammenhang oder nicht? Wir sind dabei etwas zurückhaltender geworden in der Zusage bei den Büchernachlässen. Autoren aus derselben Generation verfügen oft über ähnliche Lektürehorizonte. Deshalb konzentrieren wir uns dort auf diejenigen Ensembles, die einen eigenen Charakter haben und eine spezielle Neigung dokumentieren.

Und was machen Sie mit den Kuriosa und den Reliquien? Ich kann mir vorstellen, dass solche Objekte gegenüber der Öffentlichkeit eine erleichternde Wirkung haben, da sie bspw. in einer Ausstellung eine wichtige Funktion einnehmen, gerade um die Archivarbeit ein bisschen aus der Dunkelkammer zu holen und an ein Publikum zu tragen.

Das Publikum liebt keine Ausstellungen, in denen man nur Schriftstücke lesen kann. Die Schrift ist interessant für die Forschenden, die Texte mit ihren Vorstufen eingehender kennen lernen wollen. Das grössere Publikum möchte dagegen *teilhaben* an der Entstehung der Werke, es möchte durch sinnliche Anreize die Lebensumstände erfassen, und dort gewinnen dann Gegenstände, aber auch Fotos an Bedeutung.

Eine zweite wichtige Bedeutung der Objekte, die man deshalb nicht

unterschätzen sollte, ist, dass sie zuweilen auch in die Werke hineinspielen. Ganz eindrücklich habe ich das erlebt im Werk von Christian Haller, der in seiner Wohnung ganz viele Gegenstände aus der Familiengeschichte in musealer Sorgfalt aufbewahrt, die in seine *Trilogie des Erinnerns* eingeflossen sind.

Früher vermittelten die Räumlichkeiten rund um die NB eher den Eindruck eines Bunkers, in dem zwar hochprofessionell gesammelt und erschlossen wurde, aber man hatte nicht den Eindruck, dass es eine intensive Arbeitsstätte sei. Meine Frage ist deshalb: Wie hat sich das entwickelt? Wie ist das SLA mittlerweile mit anderen Institutionen des Landes vernetzt?

Diese Öffnung der Literaturarchive, ihre Entwicklung in den letzten zehn Jahren, ist auch mein grosses Anliegen. Ulrich Raulff hat anhand des Theseus-Mythos einen programmatischen Aufsatz darüber geschrieben: Wie die Literatur ins Archiv kommt und wer ihr da wieder hinaus hilft. Den Ariadne-Faden, der aus dem Labyrinth des Archivs wieder hinausführt, den müssen wir ganz sorgfältig spinnen und uns auch erhalten.

Für Biographen und Editoren sind wir erste Anlaufstelle. Gegenwärtig haben wir zudem drei eigene Editionsprojekte im Archiv und stehen über die *European Society for Editorial Scholarship* im Wissensaustausch mit den Fachkollegen. Als dritter Bereich wäre schliesslich noch die Lehre zu nennen. Wir haben kontinuierlich Lehrveranstaltung; in Kooperation mit der Komparatistik an der Universität Fribourg oder mit dem Institut für Germanistik hier in Bern, wo wir ab nächstem Herbst den neuen Studiengang für Editionswissenschaft anbieten. Die Lehrveranstaltungen sind bei den Studenten sehr beliebt und sie konsultieren für ihre Abschlussarbeiten auch gerne die Materialien aus dem Archiv. Was wiederum zur Folge hat, dass unser

Lesesaal weitaus stärker genutzt wird als noch vor fünf Jahren.

Wie ist denn, wenn wir den Blick über die Landesgrenze hinaus richten, die Vernetzung mit unseren Nachbarn? Mit Marbach beispielsweise oder mit dem wunderbaren Institut des Textes et Manuscripts modernes (ITEM) in Frankreich. Findet da auch ein Austausch statt?

Unbedingt. Wir setzen da allerdings Schwerpunkte, denn wir können nicht mit allen Archiven in der gleichen Intensität zusammenarbeiten. Im deutschen Sprachraum entwickelt sich eine Zusammenarbeit zur Frage der Verlagsarchive mit Marbach unter der Federführung von Dr. Marcel Lepper, Leiter der Forschungsstelle für die Geschichte der Germanistik, und Prof. U. Raulff. Bei den Verbindungen zu Frankreich sind das ITEM und das IMEC (*Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine*) die wichtigen Partner und zwar mit unterschiedlicher Profilierung. Das IMEC ist vor allem für Ausstellungs-Kooperationen interessant, während das ITEM im Bereich der *critique génétique* wertvolle Impulse liefert. Das ist eine Methode der Schreibprozess-Forschung zur Analyse von Textgenesen, die archivbezogen arbeitet. Hier besteht ein langjähriger Kontakt zu Almuth Gréssillon, der Herausgeberin der Zeitschrift *Genesis*, die sich textgenetischen Fragestellungen widmet.

Das hört sich so an, als ob alles optimal läuft. Jetzt frage ich Sie aber einfach mal ganz subjektiv, wann hat Ihr Herz in den letzten Jahren gejubelt und wann hat es zu weinen angefangen, weil etwas nicht gelungen ist, weil sie etwas nicht bekommen haben?

Bedauerlich ist jeweils, wenn es uns nicht gelingt, auf Auktionen bedeutende Bestände zu erwerben, die eigentlich hierher nach Bern gehörten. Solche Auktionen sind vor allem eine Frage des richtigen Timings und des Budgets, selten können wir deshalb

auf dem offenen Autographenmarkt mithalten. Und es passiert uns immer wieder, dass wir gerade bei den bedeutenden Autoren wie Rilke oder Walser mit den Marktpreisen nicht mehr konkurrenzieren können, wenn die Angebote über eine Auktion stattfinden.

Solange es professionelle Institutionen sind, die diese auf dem Markt befindlichen Schätze holen, sind sie ja nicht ganz verloren. Anders ist es natürlich, wenn die Liebhabergruppe kommt und sie in Privatbesitz gehen, wo das Schicksal dieser Dokumente viel weniger absehbar ist.

So ist es aber leider. Das berühmteste Beispiel war kürzlich ja der Streit um den Kafka-Nachlass in den Medien. Wir spielen nicht ganz in dieser Liga, sind aber doch auch betroffen von privaten Interessen. Hier sind die Institutionen gezwungen, in anderen Dimensionen zu denken und mehr durch ihre Leistung als durch reine Finanzkraft zu überzeugen.

Um aber abschliessend noch auf die erfreulichen Seiten zu sprechen zu kommen: Ein grosser Glücksfall ist sicher die Integration des Robert Walser-Archivs in Form eines Depots, angereichert durch wunderschöne Nachlässe aus dieser Zeit wie diejenigen von Emmy Hennings und Hugo Ball – ein ganz aussergewöhnliches Ensemble. Ein zweiter grossartiger Zuwachs erfolgte durch eine Schenkung der Stiftung Hans Wilsdorf: die Bibliothek von Starobinski. Hiermit haben wir in den letzten Jahren wunderbare Zugänge gehabt.

[Informationen | Informations | Informazioni | Infurmaziuns]

20 Jahre Schweizerisches Literaturarchiv SLA – Ein Rückblick

PETER ERISMANN (KURATOR, NB)

«Niemand kann heute wissen, was an der kulturellen Produktion unserer Gegenwart in hundert Jahren fasziniert. Was ist da zu tun? Zu tun ist genau das, was das Literaturarchiv tut. Es unternimmt den riskanten Spagat zwischen Erinnern und Vergessen, zwischen Entsorgen und Bewahren. Es will den kommenden Generationen den Weg freihalten zurück zu jener Vergangenheit, die für sie einmal lebenswichtig sein wird, obwohl wir selbst davon noch keine Ahnung haben.»

Peter von Matt

Die Idee eines nationalen Literaturarchivs geht weiter zurück als zwanzig Jahre. Erst die Gunst der Zeit Ende der achtziger Jahre sowie die Bedeutung von Friedrich Dürrenmatt vermochten die Verwirklichung dieser Idee. Das Schweizerische Literaturarchiv wollte sich bei seiner Gründung nicht auf die klassische Archivtätigkeit Sammeln, Erschliessen und Erhalten beschränken, sondern formulierte den Anspruch, auch bei der Vermittlung eine aktive Rolle innerhalb der Literaturszene zu spielen. Anlässlich seines 20. Geburtstags schaut das SLA 2011 entsprechend nicht nur in die Zukunft und feiert die Gegenwart mit Autorenveranstaltungen, es wirft auch einen Blick zurück in die Vergangenheit: auf die beeindruckende Liste der literarischen und geisteswissenschaftlichen Archive und Nachlässe, die seit der Betriebsaufnahme 1990 und der offiziellen Eröffnung 1991 als Geschenke oder Erwerbungen in die junge Institution eingegangen sind

und damit die Basis für die Erschliessungsarbeit und die reiche Vermittlungs- und Forschungstätigkeit gelegt haben. Ein dokumentarischer Rückblick – ein kleines *Musée sentimentale* – ruft im Ausstellungssaal der Schweizerischen Nationalbibliothek die Aktivitäten der vergangenen Jahre nochmals in Erinnerung. Zu sehen sind Plakate der zahlreichen Ausstellungen im In- und Ausland, Fotoalben, welche den gesellschaftlichen Aspekt betonen und die beteiligten Personen ins Zentrum stellen, Einladungskarten zu Veranstaltungen im und ausser Haus, vom Stadttheater Bern über Vevey bis Lavin, sowie eine komplette Bibliothek der Publikationen und Zeitschriften, welche das SLA herausgegeben oder mitverantwortet hat. Dürrenmatts Fernrohr (als Nachbildung) steht als Objekt am Anfang und am Schluss. Es symbolisiert die Weitsichtigkeit des Schriftstellers, als er sein Archiv der Eidgenossenschaft zum Geschenk machte und damit den Grundstein für das SLA legte.

Der Rückblick ist zu sehen bis 26.11.2011. Er ergänzt den neu eingerichteten Saal Hermann Hesse, welcher sich mit einer kleinen Dauer Ausstellung auf die Sammlungen des SLA konzentriert.

Un nouveau site pour les Archives littéraires suisses

ANNE-FRÉDÉRIQUE SCHLÄPFER (ALS)

A l'occasion de leurs vingt ans, les Archives littéraires suisses ont inauguré leur nouveau site internet, hébergé par celui de la Bibliothèque nationale. Mieux adaptée aux recherches et plus conviviale, cette plateforme quadrilingue richement illustrée sera régulièrement tenue à jour. Afin de répondre aux questions et attentes d'un public varié, elle offre aux visiteurs une vision d'ensemble des différentes activités des ALS grâce à des rubriques clairement identifiables.

Dédié au grand public comme au chercheur, ce site est le lieu où se familiariser avec les Archives. On y trouvera des renseignements généraux concernant l'institution : histoire, mission ou activités courantes ; une présentation des diverses manifestations, expositions ou publications soutenues ou réalisées par les ALS. Des collections aux présentations des projets de recherche en cours, en passant par les différents types de formation proposés par les ALS, le chercheur trouvera sur ces pages des informations et des outils ciblés, telles que des bibliographies détaillées ou une liste des collaborateurs, pouvant l'aider à orienter ses recherches.

Marquant l'anniversaire des ALS, la rubrique « points de vue » permet de découvrir chaque mois un texte inédit ou peu connu d'un écrivain suisse. La série, qui propose un aperçu de la

création contemporaine des quatre communautés linguistiques, est aussi accessible sur la page facebook de la BN.

Colloque « À distance de loge » à l'occasion des 90 ans de Jean Starobinski

Organisé par le Cercle d'études Jean Starobinski des ALS et le Département de langue et littérature françaises de l'Université de Genève

STÉPHANIE CUDRÉ-MAUROUX (ALS)

La France connut une époque où les débats entre critiques littéraires – entre les « anciens », les lansonniens donc, et les tenants de la *nouvelle critique* – faisaient la une des journaux. Le verbe, alors, était vif. On s'insultait par presse et revues interposées ; il est vrai que les enjeux étaient de taille. Un nouveau pouvoir tentait d'investir le champ universitaire, d'accéder aux postes d'une université à la veille de grandes mutations. À Raymond Picard qui le traitait en 1964 de « Pythie philosophe » dans les colonnes du *Monde* et dans un livre (*Nouvelle critique ou nouvelle imposture*), Roland Barthes répondait non moins aimablement : « [...] les accusations de Picard prennent quelque chose d'obstiné, d'obsessionnel presque. Sa critique se fait « terroriste », verbale, repose sur des adjectifs comme « abraca-dabrante » [...] »

Curieux contraste avec le calme et l'indifférence dans lesquels évolue une grande partie de la critique actuelle ! L'université déplore la désaffection du public et de ses propres étudiants lors de ses colloques de Sciences humaines.

Treize participants, apprend-on, effarés, à tel colloque... Celui de novembre 2011, consacré à Jean Starobinski, fait figure d'exception puisqu'il accueillit plus de 400 personnes en deux journées, la première à Berne, la seconde à Genève. La présence active de Jean Starobinski, sa voix, sa célébrité expliquent bien sûr cette affluence extraordinaire. Il était entouré d'amis, d'élèves, de collègues (François Azouvi, Bronislaw Baczko, Jean Bollack, Carmelo Colangelo, Michaël Comte, Hermann Danuser, Michael Fried, François Hartog, Michel Jeanneret, Jean Kaempfer, Luzius Keller, Jackie Pigeaud, Claude Reichler, Juan Rigoli, Fernando Vidal, Michel Viègnes) qui tous, à leur manière, dans les champs de la philosophie, de l'histoire, des lettres, des arts et des sciences, ont tenté de définir ce qui, au cœur de la critique starobinskienne, réfléchit et éclaire les tensions qui déterminent toute connaissance : nous avons nommé cela « les chemins croisés de la distance critique et d'une critique de la distance ».

On a même assisté à un beau début de controverse – trop vite stoppée à notre goût – entre Michel Jeanneret et Jean Bollack. Si seulement cette discussion avortée pouvait se poursuivre à l'écrit...

Reste donc à publier les actes de ce colloque. Nouvelle difficulté car le genre du « collectif » fait désormais fuir les éditeurs : « invendable », dit-on, « pertes assurées, lectorat inexistant... » !

Nous ne manquerons pas d'informer les lecteurs de *Passim* si nous trouvons néanmoins un éditeur prêt à se lancer dans l'aventure.

Le Fonds Grisélidis Réal dans HelveticArchives

ANNE-FRÉDÉRIQUE SCHLÄPFER (ALS)

Grisélidis Réal (1929-2005) était peintre, écrivain et prostituée et revendiquait cette identité plurielle ; ses documents officiels, ses livres et ses combats sont marqués de cette triade. Si l'expression de Réal est polymorphe, sa matière, elle, demeure identique. Au centre de son attention, la nécessité de se définir dans une société où l'artiste et la prostituée s'excluent. Aussi, Grisélidis Réal cherchera-t-elle sans cesse à nouer ces deux parts d'elle-même, décloisonnant les domaines, mêlant les luttes afin de faire éclater sa voix et sa liberté.

Le Fonds Grisélidis Réal, que les Archives littéraires ont accueilli en 2008, témoigne de la diversité des activités de la genevoise. En effet, il contient, – outre ses manuscrits, sa correspondance et ses documents et collections personnels –, ses œuvres picturales ainsi qu'une partie de la documentation qu'elle avait constituée autour de son engagement pour la cause des prostituées – l'autre, plus importante, étant gérée par l'Association Aspasie à Genève.

Cet entremêlement a compliqué l'inventorisation du fonds, tant il était difficile d'en défaire l'écheveau. Comment faire coïncider ces documents à la croisée des catégories avec la classification en vigueur aux ALS ? Il a été décidé de maintenir, dans la mesure du possible, les ensembles déjà constitués par l'auteur et de relier les documents, quand cela s'imposait, par un système de renvois. La récente introduction du Fonds Grisélidis Réal dans HelveticArchives permet au public d'avoir une vue d'ensemble de la structure du fonds et d'en distinguer les nombreuses ramifications. Cette base de données offre en effet

la possibilité de trouver en un clic toutes les occurrences d'un nom dans nos collections, ajoutant ainsi à la verticalité des plans d'archivage l'horizon des relations.

On remarquera, au fil de l'inventaire, les amitiés littéraires de Grisélidis Réal, qui correspondait régulièrement avec Maurice Chap-paz, Corinna Bille, Jacques Chessex, Georges Borgeaud ou encore avec son premier éditeur, Bertil Galland. Mais on découvre aussi que l'auteur genevois a laissé de nombreux inédits, des brouillons et des récits inachevés. Alors que certains ne voyaient dans l'œuvre de Grisélidis Réal que le témoignage scandaleux d'une prostituée, le dossier génétique du *Noir est une couleur*, son récit autobiographique (1974) laisse entrevoir le travail proprement littéraire et la recherche stylistique dont découle le livre.

Quant aux documents personnels et aux collections, dont une partie est encore à inventorier, ils attestent de la grande curiosité de Grisélidis pour l'art et la littérature, et rendent compte de l'importante réception faite à son œuvre. D'autre part, ils documentent son combat pour la « Révolution des putes » pour laquelle elle n'a cessé de militer, photocopiant par centaines des documents concernant la prostitution, accueillant étudiants et chercheurs, et participant à nombre de colloques et d'émissions télévisées.

« Nous gagnerons l'espace qui nous revient »¹ écrivait Grisélidis. Nul doute que sa place est aujourd'hui faite ; le nombre de demandes sur son fonds nous le confirme tous les jours.

¹ Grisélidis Réal, Postface à *Le Noir est une couleur*, Paris, Gallimard, 2007, p. 350.

Materialität der Literatur

Studierende erkunden die Nachlässe von Emil Ludwig und Ossip Kalenter

NATASCHA FUCHS

Verschlossen in normierte Schachteln präsentiert sich der Nachlass eines Autors im Archiv auf den ersten Blick als ein Konvolut, das sich lediglich durch die Anzahl der Schachteln von den Nachlässen anderer Autoren zu unterscheiden scheint. Liegen die Schachteln einmal geöffnet vor einem, ergeben sich Einblicke in heterogene Dokumentsammlungen. Um diese Sicht auf die Materialität von Literatur drehte sich ein Kurs über den Umgang mit literarischen Nachlässen am Institut für Germanistik unter der Leitung von PD Dr. Christian von Zimmermann (Universität Bern) und Natascha Fuchs (Stipendiatin der Christoph Geiser Stiftung am Robert Walser-Zentrum) im Frühjahrssemester 2011. Am Beispiel der Nachlässe von Ossip Kalenter (1900–1976) und Emil Ludwig (1881–1948) konnten archivalische Erschließungsgrundsätze, Fragen der editionsphilologischen Textkonstitution oder der Rekonstruktion von Schreibprozessen und Textgenesen anschaulich gemacht werden. Der Kurs wurde durch eine kleine Ausstellung in der NB abgeschlossen.

Der Nachlass Ossip Kalenter dokumentiert die Arbeitsweise eines Autors, der nach frühen Lyrikbänden vornehmlich für das Feuilleton schrieb, aber weiterhin auch als Buchautor wahrgenommen werden wollte. In seinen Tagebüchern schreibt Kalenter: «Der Feuilletonist lebt auf dem Grunde der Menschheit und nährt sich von Zweitdrucken.» Tatsächlich notiert Kalenter buchhalterisch die Erst- und Mehrfachabdrücke seiner Texte. Diese sind Teil eines sich über Jahrzehnte hinzie-

henden Umarbeitungsprozesses der Feuilletonartikel, aus welchem sich schliesslich Buchveröffentlichungen wie die Reiseskizzen *Olivenland* (1960) ergeben. Kalenters Verhältnis zur Schweiz ist von einer bitteren Erfahrung geprägt: dem 1939 bei seiner Einreise in die Schweiz ihm auferlegten sechsjährigen Arbeitsverbot.

Emil Ludwig war im Gegensatz zu Kalenter ein ausgesprochen populärer Autor: wahrscheinlich der erfolgreichste Schriftsteller mit einem Schweizer Pass im 20. Jahrhundert. Der Nachlass im SLA dokumentiert das Leben des biographischen Bestsellerautors in Moscia (TI), bietet eine Sammlung verstreuter Artikel, eine umfangreiche Dokumentation zur Rezeptionsgeschichte und seine in mehreren Fassungen erhaltene unpublizierte Altersautobiographie. Einige Zeugnisse belegen auch die Angriffe einzelner Berner Schriftsteller gegen den jüdischen Schweizer, dem man die Ausreise in die USA 1941 als Landesverrat vorhielt. Eine anlässlich seiner Einbürgerung 1932 als Buch geplante Liebeserklärung an sein Tessin mochte Ludwig nun nicht mehr vollenden.

Das Verhältnis beider Autoren zur Schweiz wurde auch in der abschliessenden Ausstellung beleuchtet.

Die Kursleiter danken dem Robert Walser-Zentrum und dem Schweizerischen Literaturarchiv in Bern für die Bereitstellung der Infrastruktur und der Räumlichkeiten.

Lesung und Gespräch mit Klaus Merz und Melinda Nadj Abonji

MICHA ZOLLINGER (SLA, BERN)

«Paraphrasen» nennt der Maler und Grafiker Heinz Egger seine gestalterische Bearbeitung der Werke des Schweizer Autors Klaus Merz. Die

Paraphrase passt auch als Sinnbild für die literarische Veranstaltung im Schweizerischen Literaturarchiv, die am 2. März 2010 Grenzgänge zweier Autoren zwischen Literatur, Musik und bildender Kunst erprobte.

Im Rahmen des 20-Jahre-Jubiläums präsentiert das SLA eine Reihe von Autoren-Soirées, die sich als Bindeglied zwischen dem Archiv und dem literarischen Leben der Gegenwart verstehen. Der erste Anlass zu «Sprachbildern und Wortklängen» im Werk von Klaus Merz (1945) und Melinda Nadj Abonji (1968) bildete einen gelungenen Auftakt zu dieser Serie. So war Merz' Einladung von Melinda Nadj Abonji, der Gewinnerin des Deutschen und des Schweizer Buchpreises 2010, nicht bloss ein Glücksfall, sondern «ein Muss», wie Irmgard Wirtz Eybl einleitend hervorhob. Dies widerspiegelte sich auch im grossen Publikumsinteresse.

Klaus Merz, dessen Archiv sich seit 2006 im Besitz des SLA befindet, eröffnete den Abend mit einem «Plädoyer vom Nutzen des Nutzlosen», in welchem er die Kunst als Gegenposition zu den Werthaltungen der modernen Welt präsentierte. Mit Wortspielen – Lebensmittel übermitteln Leben – und pointierter Sprache strich er hervor, wie Kunst «dem geistigen Über-setzen» diene, und somit die Herzen fülle. «Kunst erklärt nicht, sie stellt dar», sie ist «Anstifterin zu geistigen Reisen und neuen Abenteuern» jenseits des Kommerzes.

Der Schweizer Schriftsteller gibt an diesem Abend Feinheiten und Hintergründe aus seiner Novelle *Der Argentinier* preis. Der Tango wird als Leitbild des Werkes herausgestrichen, seine Präzision, Reduzierung und Sinnlichkeit spiegelten sich in der Sprache wider. Für Heiterkeit sorgt Merz, als er erklärt, wie es ihm gelingt durch indirekte Rede und die Entfernung von zwei Generationen zwischen dem Erzähler und seiner Hauptfigur, diese in einem «milden Licht» erscheinen zu lassen. Auch die Verschränkung von zwei unterschiedlichen Welten ist für den «Ar-

gentinier», der in Argentinien der «Schweizer» genannt wird, von grosser Wichtigkeit.

In diesem Punkt sind sich Merz und Nadj Abonji einig: Fremde und Heimat, Sehnsucht und Realität überbrücken mühelos Nationalität und Staatsgrenzen, und entlarven sie dadurch als blosses Konstrukt. Dieses «Über-setzen» zwischen den Welten ist in Melinda Nadj Abonjis Schaffen von zentraler Bedeutung. Sie befasst sich insbesondere mit Sprache; Sprache als Heimat und Fremde, als Gefahr und Spiel, als flüchtiges Medium. «Worte sind kein sicheres Gelände», sagt sie. In Ihrem preisgekrönten Roman *Tauben fliegen auf* verwendet Nadj Abonji eine Mündlichkeit, die ihrer Sprache Musikalität verleiht, wie an den zwei präsentierten Kapiteln gut zu hören war. Durch Farben, Dialog und Stummheit schafft sie, was Merz durch Verknappung erreicht: eine Sprache mit Untertext, eine Sprache die in die Tiefe geht.

Die Besucher konnten zur passenden Abrundung des Abends Heinz Eggers Paraphrasen – Übermalungen der Buchumschläge von Klaus Merz' *Der Argentinier* – in den Vitrinen des SLA bestaunen.

Ludwig Hohl (1904–1980) Ein Tagungsbericht

MARTIN RAAFLAUB
(UNIVERSITÄT LUZERN)

Hohl ist ein Denker, wir anderen, fassen wir das Denken genau, sind es nicht: wir weichen dem genauen Denken ins Gleichnis aus. Hohl ist notwendig, wir sind zufällig.

Friedrich Dürrenmatt

Im Rahmen des Forschungsprojekts «Ludwig Hohls Philosophie in den «Notizen»» (SNF, Prof. Rafael Ferber, lic. phil. Martin Raaflaub) sowie aus Anlass des 30. Todestages des Au-

tors fand am 6. November 2010 an der Universität Luzern eine ganztägige Veranstaltung zu Leben und Werk des «penseurs» Hohl statt. Die Leiterinnen der beiden beteiligten Partnerinstitutionen, Frau Irmgard Wirtz Eybl (SLA) und Frau Beatrice Stoll (Ludwig Hohl Stiftung), durften zu diesem Anlass ein zahlreich erschienenenes Publikum begrüssen.

Den Auftakt zu einer Reihe von Referaten, in denen die philosophische Dimension des literarischen Œuvres von Hohl aus unterschiedlichen Perspektiven in den Blick kommen sollte, machte Hugo Sarbach.¹ Als wissenschaftlicher Mitarbeiter am SLA ist er für die Betreuung von Hohls Nachlass zuständig. Diesen, von der Forschung noch kaum beachteten Nachlass, hat er anschaulich vorgestellt und dabei v.a. die aussergewöhnliche Selbstdokumentationspraxis herausgestellt, mit der Hohl sein ganzes Leben minutiös aufgezeichnet und zu einem «Nachlass zu Lebzeiten» geordnet hat.

Martin Raaflaub skizzierte anschliessend die grundsätzliche Problematik eines philosophischen Fragens bei Ludwig Hohl. Anhand unveröffentlichter Notizen aus dem Nachlass wies er dabei in Richtung eines existenziellen Verständnisses von Philosophie, das, wie er in seiner Dissertation zu zeigen hofft, eine innere Aufschlüsselung der gedanklichen Dimension des Notizenwerks erlaubt.

Der Morgen wurde abgerundet durch ein Werkstattgespräch, in dem Martin Zingg Frau Dr. Anna Stüssi, die gegenwärtig am SLA an einer Hohl-Biographie arbeitet, zu ihrer Motivation und ihren Fortschritten bei dieser Arbeit befragt hat. Dass eine Biographie gerade im Falle von Ludwig Hohl ein besonders vordringli-

¹ Aufzeichnungen und Abschriften sämtlicher Beiträge dieser Veranstaltung werden im SLA eingelagert und bleiben zu Forschungszwecken vor Ort einsehbar.

ches Desiderat der Forschung ist, ging aus den Referaten dieser Tagung deutlich hervor; ihr Erscheinen darf also mit Spannung erwartet werden.

Am Nachmittag gewährte Frau Dr. Lafond (Universität Strasbourg) dem Publikum Einblick in ein weiteres, aktuelles Forschungsprojekt zu Ludwig Hohl. Lafond entfaltete den geistigen Hintergrund der unveröffentlichten «Epischen Grundschriften», wobei sie zeigte, wie sich diese zu einzelnen Stoffkreisen gruppieren lassen, und auch Verbindungen zum Denken von Michel Foucault hergestellt hat.

Zum Abschluss des wissenschaftlichen Teils der Veranstaltung wurde schliesslich die Aufmerksamkeit auf Hohls eigenwillige, sprachliche Ausdrucksform gelenkt. Zunächst exerzierte Prof. Fricke (Universität Fribourg) seine Aphorismus-Theorie an einem Goethe-Beispiel durch, um sie anschliessend auf die ersten Seiten der Hohl'schen *Notizen* anzuwenden. Seine Überlegungen zeigten, dass sich – auf das Kriterium ihrer «*kotextuellen*» Isolation» hin untersucht – einige Stücke von Hohl als Aphorismen identifizieren lassen, und andere nicht. Umgekehrt plädierte Prof. Stadler (Universität Zürich) in seinem Schlussreferat dafür, dass im spezifischen Fall des Notizenwerks die sprachliche Form nie losgelöst von seiner Struktur- und Einheitsproblematik verstanden werden könne. Diesbezügliche Aufklärung verspricht sich Stadler von weiteren textgenetischen Untersuchungen, wie er sie in seinem Referat bereits anschaulich und aufschlussreich dargestellt hat.

Nach einem kleinen Apéro eröffnete dann der bekannte Schweizer Filmmacher Alexander J. Seiler den zweiten Teil der Veranstaltung mit einer exklusiven Präsentation von nicht verwendetem Filmmaterial aus seinen Dreharbeiten zu *Ludwig Hohl – Ein Film in Fragmenten* (1981). Dieses Material ist ebenfalls im Nachlass von Ludwig Hohl am Schweizerischen Literaturarchiv eingelagert. In bewegenden Bildern haben Seilers Aufnahmen dem Publi-

kum Ludwig Hohl lebendig vor Augen geführt.

Im Anschluss an die Filmvorführung konnte ein noch unveröffentlichter Reisebericht von Siegfried Unseld vorgelesen werden. Er erzählt davon, wie Ludwig Hohl Anfang der 1970er Jahre zum Suhrkamp Autor wurde und soll demnächst im zweiten Band von Unselds *Chronik* erscheinen.

Zum Abschluss der Veranstaltung evozierte Hohls langjähriger Freund, der Genfer Schauspieler Roland Sassi, mit seinen «*souvenirs inquiétants*» die Atmosphäre in Hohls legendärem Kellerdomizil, das er damals regelmässig aufsuchte. Mit seinen Erinnerungen demonstrierte er eindrücklich, wie Hohl nicht nur zu Lebzeiten seine Feinde gerne provozierte, sondern durch seinen radikal eigenständigen Lebenswandel auch seinem Freund und Leser bis heute eine existenzielle Herausforderung geblieben ist. Sassi verwob Nuancen aus seinem alltäglichen Umgang mit Hohl mit der Bekanntgabe einiger pikanter, biographischer Details. Auf diese Weise wurde das letzte Porträt dieses Tages von einem Dichter gezeichnet, der vielleicht heute, dreissig Jahre nach seinem Tod, auch als Denker mehr Aussicht auf Gegenwart und Zukunft hat als je zuvor.

Als Teilnehmer dieser Tagung konnte man jedenfalls den Eindruck gewinnen, das Interesse am Werk von Ludwig Hohl sei momentan (wieder) am Erwachen. Dabei scheint neben dem publizierten Werk offensichtlich auch der Nachlass am SLA endlich die gebührende Beachtung zu finden. Dieser Nachlass birgt nämlich noch einen ganz anderen Hohl als das bekannte *Enfant terrible* der Schweizer Literatur.

Neuerscheinungen

Quarto 32: Friedrich Glauser

CHRISTA BAUMBERGER (SLA)

Die aktuelle *Quarto*-Ausgabe ist dem kulturellen und sprachlichen Grenzgänger Friedrich Glauser auf der Spur. Die vielen Lebensstationen in der Schweiz, Österreich, Frankreich, Marokko, Belgien, Italien und die literarische Produktion greifen dabei eng ineinander: von der Schulzeit in Genf und den literarischen Anfängen in Französisch, über den Aufenthalt in der Fremdenlegion bis zu den autofiktionalen Schilderungen der Beziehung zur «Engländerin» Beatrice Gutekunst. In seinen Erzählungen und Reportagen, den Kriminalromanen und insbesondere im Fremdenlegionsroman *Gourrama* zeigt sich Glausers geschärfter Blick für andere Kulturen. Er legt die Nuancen zwischen den Sprachen, Dialekten und Jargons frei, demaskiert kulturelle Stereotypen und seziert so das Fremde im (allzu) Heimischen. Bereits in der Korrespondenz – von den frühen Briefen bis zum umfangreichen Briefwechsel mit Martha Ringier – zeigt sich das virtuose Spiel mit sprachlichen Registern.

Glauser regt aber nicht nur Forscherinnen und Leser an, sondern er inspiriert auch Künstler und Autoren, wie Christian Hallers literarischer Essay und der Bildbeitrag von Hannes Binder zeigen.

«Je parle toutes les langues» – die Verlautbarung eines Irren in der Prosaskizze *Mattos Puppentheater* kann sinnbildlich auf Glausers ganzes Werk bezogen werden. Seit den 1980er-Jahren ist es in viele Sprachen übersetzt worden. Ein Schwerpunkt dieser Ausgabe ist deshalb der internationalen Rezeption Glausers gewidmet. Am Beispiel von Italien, Frankreich, Skandinavien und Japan werden die Herausforderungen der Übersetzung beleuchtet. Glausers Polyphonie wird so in ihrer ganzen Vielfalt hör- und sichtbar.

Glauser global: Übersetzungen und Rezeption in Italien und Japan

Wie lassen sich Glausers Sprachspiele übersetzen, wie das schweizerische Lokalkolorit übertragen? Und wie – wenn überhaupt – wird Glauser in Italien und Japan gelesen und verstanden? Diese Fragen diskutierten die Übersetzer Fuminari Niimoto und Gabriella de' Grandi an der Quarto-Präsentation vom 18. Mai 2011.

Das folgende Gespräch zwischen **Gabriella de' Grandi** und **Anna Fattori** beleuchtet noch einmal eingehend die Situation in Italien.

Gabriella de' Grandi, Lei ha tradotto vari autori della Svizzera germanofona, ad es. Cécile Ines Loos, Hugo Loetscher, Hansjörg Schneider. Quali sono le difficoltà linguistiche specifiche che Glauser rispetto ad altri scrittori svizzero-tedeschi comporta?

A mio avviso la traduzione di Glauser non presenta eccessive difficoltà linguistiche che lo distinguano dagli altri autori svizzero-tedeschi che Lei cita. La sintassi non è particolarmente elaborata né ricercata, il lessico non si distacca in genere dal tedesco standard. Per quanto concerne la fraseologia, Glauser non si scosta dal registro della lingua parlata, con sporadiche incursioni nel dialetto. D'altra parte ogni autore svizzero-tedesco che ho tradotto presenta peculiarità stilistiche individuali che vanno salvaguardate. È questa la vera difficoltà.

E' stata Lei a proporre Friedrich Glauser a Sellerio a metà degli anni Ottanta, o la proposta è arrivata dall'Editore? Ha avuto modo di collaborare con Leonardo Sciascia, che si è espresso in maniera lusinghiera su Glauser, aprendo la strada al suo successo in Italia?

La proposta fu avanzata dall'Editore. Gesualdo Bufalino mi disse che Sciascia aveva molto apprezzato la mia prima traduzione, *Il grafico della febbre*, di cui scrisse il risvolto. Da quel momento le traduzioni di Glau-

ser si susseguirono al ritmo di una o due l'anno.

Glauser è un autore che si presta ad una ricezione, se non politica, in chiave spiccatamente sociologica, come emerge ad esempio dall'articolo di Peter von Matt Il marcio dietro le facciate nel suo libro La Svizzera degli scrittori. Lei stessa definisce Glauser un autore scomodo, palesando tuttavia perplessità nei confronti di ogni tentativo di politicizzazione. Non ritiene in ogni caso che l'impegno sociale costituisca uno degli elementi che differenziano i romanzi di Glauser rispetto al giallo tradizionale à la Agatha Christie?

A mio parere Glauser non si può leggere in chiave politica, così come non lo si può fare con il suo grande contemporaneo svizzero Robert Walser. L'elemento specifico costitutivo è rappresentato dai suoi problemi esistenziali, non si tratta di impegno sociale come programma di vita e di scrittura.

Il giallo è un pretesto originale per affrontare tematiche di natura personale, psicologica, culturale. Dalle inchieste del sergente Studer emerge e si impone in modo indiretto la rappresentazione della società svizzera, così come Glauser l'aveva conosciuta e di cui aveva subito gli effetti in prima persona nel corso degli eventi drammatici della sua esistenza tormentata.

Rileva differenze stilistiche tra i gialli di Glauser e i suoi scritti autobiografici? A me sembra che la sua scrittura sempre sotto l'apparente semplicità sia quanto mai sfumata ed allusiva. Quali insidie nasconde al traduttore?

I gialli e i testi autobiografici non presentano differenze stilistiche rilevanti. Le insidie non sono insite nella scrittura di Glauser, ma nella sua vita. Nella scrittura Glauser sembra affrancarsi dalle proprie tragedie, dai conflitti, dalle frustrazioni. Da questo groviglio inestricabile e soffocante di sofferenze e fallimenti Glauser sa dipanare un filo uniforme e resistente per tessere trame salvifiche. A me ha

sempre offerto un bicchiere d'acqua limpida.

È a mio parere molto efficace, nella sua semplicità, la resa del titolo Matto regiert con Il Regno di Matto. Come è arrivata a tale traduzione?

È stata una scelta immediata e necessaria. Quale altra alternativa accettabile? E comunque non mi è sempre possibile spiegare le soluzioni che adottato nel corso di una traduzione. Si tratta spesso di intuizioni, «orecchio», mestiere. A volte ci rifletto per settimane, a volte basta un secondo.

Come si colloca oggi Glauser nel panorama del giallo letterario del Novecento? Si può forse affermare che abbia anticipato i tempi? Dürrenmatt sotto diversi aspetti si richiama alla trasvalutazione dello schema canonico operata dal suo collega.

Direi di sì, Glauser ha inventato la figura del commissario antieroe. Dimesso, disilluso. Un po' triste. Dotato di una psicologia fine, innata, ma soprattutto di umanità.

Un'ultima domanda: Ritiene che il successo di Camilleri e quello di Glauser, autori di punta di Sellerio, potrebbe essere dovuto ad analogie tra la narrativa dei due autori? Entrambi usano il dialetto, in entrambi l'ambientazione è particolarmente suggestiva, sia Studer che Montalbano sono molto lontani dalla pedissequa applicazione della giustizia, che tendono talora ad eludere a favore della componente umana che stava così a cuore a Glauser, fautore anche in sede teorica della «umanizzazione» della figura del detective.

Si tratta di analogie apparenti, in realtà i contesti, il clima politico culturale, le storie individuali, le scelte stilistiche hanno ben poco in comune. Per limitarsi al rapporto con il dialetto, se Camilleri ne fa la sua lingua veicolare, questo non si può in alcun modo sostenere per Glauser, nei cui testi le sporadiche presenze dello *Schwyzer-tütsch* sono alzate di bianco. Ma, come dicevo prima, le differenze sostanziali sono ben altre.

Dissertationen

Gestalt-Werdung: Identitäts- und Subjektivitätsfigurationen in Hugo Loetschers Romanen *Der Immune* und *Die Papiere des Immunen*

LENA BRANDAUER
(UNIVERSITÄT WIEN)

Der Fokus des Dissertationsprojekts liegt auf den Figurationen von Subjektivität und Identität in zwei Romanen des Autors Hugo Loetscher: *Der Immune* (1975) und seiner Fortsetzung *Die Papiere des Immunen* (1986). Ziel der Arbeit ist es, die Konstruktionsweise der Figurationen in Auseinandersetzung mit den philosophischen Strömungen ihrer Zeit zu analysieren. Die Betrachtung von Loetschers Schreibpraxis im Kontext zweier wichtiger theoretischer Komplexe des ausgehenden 20. Jahrhunderts – dem «Poststrukturalismus» und der «Postmoderne» – ermöglicht es, seine figurativen Methoden in Zusammenhang mit breiteren Debatten um neue Formen von Subjektivität, Identität und individueller Handlungsmacht zu lesen. Die Analyse umfasst literatur- und kulturwissenschaftliche Verfahren und erfolgt anhand der literarischen Schriften des Autors sowie archivalischer Materialien aus seinem Nachlass.

Eine für das Verständnis der *Immunen*-Werke unerlässliche Basis sind die gesellschaftlichen und literarischen Auseinandersetzungen in Europa und der Schweiz in den 60er- und 70er-Jahren des 20. Jahrhunderts – insbesondere die Studierendenrevolte im Mai 1968 und die damit einhergehenden Veränderungen im gesellschaftlichen Bewusstsein. Die Prägung Loetschers durch den französischen Existenzialismus – ebenso wie seine Überlegungen zu engagierten Formen des Schreibens und der sozialen Behaftbarkeit des/r SchriftstellerIn – durchziehen die *Immunen*-Romane sowohl thematisch als auch strukturell.

Gleichzeitig beinhalten die Texte aber auch zahlreiche Sequenzen, welche über diesen diskursiven Horizont hinausweisen und die von unterschiedlichen TheoretikerInnen in Zusammenhang mit den später aufkommenden Debatten um die Begriffe des «Poststrukturalismus» und der «Postmoderne» gesetzt wurden. Das Dissertationsprojekt strebt eine Konkretisierung der Parallelen und Kontinuitäten aber auch der Abweichungen und Brüche zu Hugo Loetschers *Immunen*-Romanen an. Ein solcher Vergleich scheint deshalb besonders produktiv, weil das Verwischen der Grenzen zwischen einzelnen Textgattungen wesentlich zum ästhetischen Programm sogenannten «poststrukturalistischer» und «postmoderner» Arbeiten zählt. Dementsprechend finden sich auch in Loetschers literarischen Texten zahlreiche essayistische, sich dem Wissenschaftlichen annähernde Passagen.

Der Fokus der Dissertation liegt dabei auf der jeweiligen figurativen Verfasstheit von Subjektivität und Identität. «Figuration», der leitende *terminus technicus* der Arbeit, wird hier in einem sehr weiten Sinn verwendet, der verschiedene Formen sprachlicher «Gestaltwerdung» sowohl auf inhaltlicher Ebene – in Bezug auf das literarische Figureninventar – als auch auf formaler Ebene – im Sinne rhetorischer und grammatischer Formationen – umfasst. In Auseinandersetzung mit Erich Auerbachs Studie *Figura*, die stets auf die beweglichen und wandelbaren Komponenten dieses Terminus verweist, liegt das Augenmerk der Arbeit nicht so sehr auf der Figur als stillgestellter, klar umrissener Entität, als auf den transformatorischen und performativen Prozessen der Gestalt-Werdung. Erst dieses erweiterte Begriffsverständnis vermag den vielschichtig-verwobenen Figurationen der *Immunen*-Romane und den Theoremen des «Poststrukturalismus» und der «Postmoderne» gerecht zu werden.

Zwischen Literatur und Journalismus.

Die Reportagen und Feuilletons von Annemarie Schwarzenbach

SIMONE WICHOR
(UNIVERSITÄT LAUSANNE)

Keine andere Schweizer Schriftstellerin hat in den letzten Jahren soviel Medienwirksamkeit erlebt wie Annemarie Schwarzenbach (1908–1942). In der literaturwissenschaftlichen Forschung hat sich eine Tendenz entwickelt, aus dem Feld des Biographismus herauszutreten, um die Texte und Fotografien der in den 1980er Jahren «wiederentdeckten» Autorin und Fotojournalistin stärker in den Blick zu nehmen. Der Schwerpunkt liegt dabei immer noch auf den in Buchform erschienenen fiktionalen Werken wie z.B. *Winter in Vorderasien* (1934), *Das glückliche Tal* (1940) und *Flucht nach oben* (1999). Doch überwiegen die journalistischen Arbeiten mit über 300, zum Teil noch unveröffentlichten Artikeln das literarische Werk. Wie andere Schweizer Schriftsteller – Robert Walser, Friedrich Glauser und Ludwig Hohl – publiziert die Autorin in der Zwischenkriegszeit ihre Texte vorwiegend im Feuilleton der Schweizer Tages- und Wochenpresse. Das Promotionsprojekt stellt somit die Reportagen und Feuilletons von 1930 bis 1942 in den Vordergrund der Analyse.

Daher wird zu Beginn der Untersuchung nach dem Selbstverständnis der Autorin gefragt: Wie wurde Annemarie Schwarzenbach in ihrer Zeit in der Öffentlichkeit wahrgenommen? Hat sie sich selbst als Schriftstellerin oder als Journalistin verstanden? Wie wird Autorschaft in ihren Texten und Fotografien inszeniert?

Im Hauptteil der Dissertation werden die journalistischen Arbeiten im medialen Kontext der Schweizer Zeitungen und illustrierten Zeitschriften untersucht. Ins engere Blickfeld rücken die *Neue Zürcher Zeitung*, die Basler *National-Zeitung*, die *Weltwoche*, *ABC* und die *Zürcher Illustrierte*. Die publizistischen Profile dieser Zei-

tungen werden ausgewertet und in Beziehung zu den einzelnen Artikeln Schwarzenbachs gesetzt. Das Nachdenken über die Gattungen der «kleinen Form» verlangt eine Erforschung im originalen Erscheinungsort, denn nur hier lassen sich beispielsweise Querbezüge zum Zeitkontext erschliessen. Die zum Teil durch Briefwechsel belegten Beziehungen zu den leitenden Redakteuren, wie Eduard Korrodi, Arnold Kübler und Otto Kleiber, geben weitere Aufschlüsse über Schwarzenbachs Arbeitsweise und Schreibstil.

In weiteren Kapiteln soll die Gattungsfrage genauer erörtert werden: Feuilleton und Reportage gehören traditionell zu den literaturnahen Gattungen, entstehen aber aus soziologischer Perspektive im System der Zeitung. Es geht nicht darum, zu zeigen, ob und wie die Grenzen zwischen Wirklichkeit und Fiktion zu ziehen sind, sondern auf welche Art und Weise diese Problematik bei Annemarie Schwarzenbach in den verschiedenen Ebenen der Reportagen und Feuilletons eingelagert ist. Die Fragen in diesen Kapiteln kreisen somit zum einen um das Problem der Authentizität, das für die Reiseliteratur zentral ist – und zum anderen um die Übernahme fiktiver Muster in Texten, die im System der Zeitung entstanden sind.

Erschliessungsberichte

Erschliessung des Briefnachlasses von Erwin Jaeckle

Erwin Jaeckle (1909–1997) war langjähriger Chefredaktor der von Gottlieb Duttweiler gegründeten Tageszeitung *Die Tat* und stand von 1962 bis 1977 auch deren Feuilleton vor, das bereits unter seinem Vorgänger Max Rychner als *Literarische Tat* internationale Ausstrahlung erlangt hatte. Jaeckle hatte über den Kulturphilosophen Rudolf Pannwitz promoviert, von dessen Denken er Zeit seines Lebens fasziniert blieb; auch stand er dem George-Kreis nahe. Nicht zuletzt verstand er sich als Lyriker – es sind zahlreiche Gedichtbände von ihm erschienen.

Der Nachlass Erwin Jaeckles befindet sich zu einem grossen Teil im Schweizerischen Literaturarchiv mit Ausnahme der Dokumente, die im Zusammenhang seiner politischen Tätigkeit im Landesring der Unabhängigen stehen. Diese sind im Zürcher Archiv für Zeitgeschichte zugänglich.

Im Rahmen der Erschliessung des Nachlasses im SLA wurde im Sommer 2010 der Schwerpunkt auf die historisch bedeutende Korrespondenz Erwin Jaeckles gelegt, die er sowohl als Privatperson als auch in seiner Funktion als Redaktor geführt hatte. In diesem ausgesprochen umfangreichen Briefnachlass (die Korrespondenz umfasst 55 Archivschachteln) finden sich unter anderem Briefe und Karten von Thomas und Erika Mann, sowie von deren Kindern Golo und Monica, der Brüder Ernst und Friedrich Georg Jünger, zu denen Jaeckle auch persönlichen Kontakt gepflegt hatte, aber auch von Martin Buber, Karl Krolow, Paul Celan, Erika Burkhardt, Friedrich Dürrenmatt und Max Frisch. Selbst Mitglied der sogenannten Freitagsrunde, korrespondierte Jaeckle auch mit Emil Staiger.

Die bisher über mehrere Signaturen verteilte Korrespondenz mit langjährigen Briefpartnern ist nun in al-

phabetischer Ordnung inventarisiert sowie durch genaue Angaben zu Umfang und Daten des Briefwechsels und teilweise auch zum Inhalt der Briefe und mit Hinweisen zu den Briefbeilagen ergänzt worden. Ebenso wurde auf Briefe verwiesen, die sich an anderen Orten des Nachlasses befinden.

ANGELA ZOLLER hat im Rahmen eines Förderverein-Stipendiums 2010 während zwei Monaten einen wichtigen Teil der Korrespondenz Erwin Jaeckles erschlossen.

Erschliessung des Archivs Jürgen Theobaldy

Seit dem Sommer 2010 ist das inventarisierte Archiv des in Mannheim aufgewachsenen und heute in der Schweiz wohnhaften Lyrikers Jürgen Theobaldy (*1944) für Interessierte im Schweizerischen Literaturarchiv zugänglich. Den Schwerpunkt bilden die Manuskripte und Typoskripte zu seinen dreizehn Gedichtbänden sowie einigen unveröffentlichten Entwürfen, welche die verschiedenen Arbeitsschritte dokumentieren. Verschiedene hand- und maschinenschriftliche Fassungen sind auch von den erzählerischen Arbeiten vorhanden. Neben weiteren Dokumenten zu Theobaldys essayistischen, publizistischen und übersetzerischen Tätigkeiten umfasst das Archiv eine umfangreiche Korrespondenz (B-2). Während die Antwortschreiben der verschiedenen Verlage einen interessanten Einblick in die spannende Arbeit und die Schwierigkeiten des Schriftstellerberufes bieten, enthalten die Briefwechsel mit Literaturkollegen eher auf das literarische Werk bezogene oder persönliche Details. Besonders hervorzuheben ist hier die über 37 Jahre dokumentierte und über 400 Briefe umfassende Korrespondenz mit dem Schriftsteller Hugo Dittberner. Ferner vorhanden sind Lebensdokumente wie Fotos, Verträge oder Abrechnungen, eine Sammlung zahlreicher Belegexemplare (oft nur einzelne Beiträge in gebundenen Publikationen)

sowie eine Pressedokumentation zu Leben und Werk. Momentan setzt sich das Archiv von Jürgen Theobaldy aus 49 Archiv- sowie einer Sonderformatschachtel zusammen, es wird jedoch laufend fortgeführt.

Regula Bur hat 2010 während eines freiwilligen Praktikums das Archiv Theobaldy erschlossen.

Das Archiv von Margarita Gangale-Uffer

Das nun vollumfänglich inventarisierte Archiv von Margarita Gangale-Uffer (1921–2010) enthält neben den Materialien dieser oberhalbsteini-schen Autorin die Nachlässe ihres Mannes Giuseppe Gangale (1898–1978) und ihres Vaters Giatgen M. Uffer (1883–1965).

Besonders vielfältig ist der Nachlass des kalabresischen Philosophen, Sprachforschers und Schriftstellers Gangale. Für die bündnerromanische Literatur-, Sprach- und Geschichtsforschung von Interesse ist vor allem die gut dokumentierte Korrespondenz (und reiche Pressedokumentation) zwischen Giuseppe Gangale und dem damaligen Sekretär der Lia Rumantscha, Steafan Loringett, zu seiner Schaffensperiode für die Lia Rumantscha (1943–1949). Gangale hat sich in dieser Zeit für die Rettung des kleinsten bündnerromanischen Idioms, des Sutselvischen, eingesetzt. Dies wird auch aus folgendem Brief Loringetts an die Eidgenössische Fremdenpolizei in Bern deutlich, in dem es um die Aufenthaltsbewilligung von Gangale geht: «Dr. Gangale ist nicht nur ein Philologe im engen Sinn des Wortes, sondern vor allem ein Sprachbiologe und die Sutselva ist für ihn die Klinik, worin er die kranke Sprache zu heilen versucht.» (Brief vom 2.4.1945)

Einen weiteren in der wissenschaftlichen Diskussion bisher kaum berücksichtigten Bereich stellen die «Cuors da cultura rumantscha» dar, die Ende der 1940er- bis Anfangs der 1950er-Jahre unter der Leitung Gangales stattfanden und auf grosses Interesse

stiessen. Aus heutiger Perspektive interessant ist insbesondere deren Einfluss auf die literarische Produktion bei Jon Semadeni, Cla Biert und Andri Peer, die an diesen Sprach- und Kulturkursen teilgenommen haben. Für Südtalien stehen insbesondere Gangales Arbeiten zur kalabro-albanesischen Minderheitensprache Arbresh im Mittelpunkt, in protestantischen Kreisen der Schweiz und Italiens besteht ein Interesse an seinen philosophisch-theologischen Arbeiten.

Im Umfang geringer, aber nicht weniger wertvoll, sind die Materialien von Margarita Gangale-Uffer und von Giatgen M. Uffer. Sie erlauben den Interessierten wichtige Einblicke einerseits in das lyrische Schaffen der beiden Autoren, andererseits in ihre vielfältige publizistisch-satirische Produktion und nicht zuletzt auch in den Bereich des bündnerromanischen Hörspiels. Letztere beide Bereiche sind oft auch aus der Zusammenarbeit zwischen Vater und Tochter entstanden.

Renzo Caduff hat 2010 im Rahmen eines Förderverein-Stipendiums das Archiv Gangale erschlossen.

Neuerwerbungen | Nouvelles acquisitions

Archiv Christian Haller

Der erste Teil des Archivs von Christian Haller konnte im März mit über 100 Schachteln von seinem Wohnsitz in Laufenburg nach Bern geholt werden. Die Vertragsunterzeichnung ist im Dezember 2010 erfolgt.

Der reichhaltige und sorgfältig vorgeordnete Bestand umfasst Dokumente aus allen Werkgruppen: Manuskripte und Typoskripte, darunter auch etliche unpublizierte Texte, sowie Korrespondenzen und Dokumentationen. Ausserdem beinhaltet das Archiv sowohl digital gespeicher-

te Daten als auch analoges Ton- und Bildmaterial. Das umfassende Familienarchiv ist vorderhand in Laufenburg geblieben, weil die Dokumente der Familiengeschichte der laufenden Arbeit des Autors dienlich sind.

Als Sammler und Hüter des Gedächtnisses hat Christian Haller mit Sorgfalt Kostbarkeiten wie den Nachlass von Adrien Turel mikroverfilmt, Photographien und Bilder in digitaler Form erhalten oder den Nachlass seines Mentors Max Voegeli (alias Michael West) als Kryptonachlass in sein Archiv integriert.

Die Erschliessungsarbeiten des SLA in diesem spannenden und vielseitigen Nachlass beginnen im laufenden Jahr. Der Bestand ist deshalb für Benutzende vorläufig nicht zugänglich.

Archiv Martin Roda Becher

Martin Roda Becher lebt als freier Schriftsteller, Kritiker und Drehbuchautor in Basel. Er wurde am 21.10.1944 in New York City als Sohn des Exilautors Ulrich Becher und Enkel des österreichischen Schriftstellers und Kabarettisten Alexander Roda Roda geboren.

Sein Archiv ist eng verflochten mit dem ebenfalls im SLA liegenden Nachlass seines Vaters Ulrich Becher, dem er in seinem autobiografischen Buch *Dauergäste* (2000) ein ebenso warmherziges wie kritisches Porträt gewidmet hat. Martin Roda Becher wurde bekannt mit Romanen wie *Flippern* (Diogenes, 1968), *Saison für Helden*, (Piper, 1970) und *Die rosa Ziege* (Benziger, 1975). Er publizierte zahlreiche Bände mit Erzählungen und Journalen, daneben schrieb er Essays, Kritiken, Hörspiele, Theaterstücke und Filmdrehbücher. Sein Archiv enthält nebst den Werkmanuskripten Korrespondenz mit Verlegern, Publizisten und Autoren wie Siegfried Unseld, Peter Sloterdijk, Egon Ammann, Karl-Heinz Bohrer, Michael Krüger, Adelheid Duvanel, Ingeborg Kaiser, Friederike Kretzen, Botho Strauss, Felix Philipp Ingold u.a.

[Online]

Neue Inventare | Nouveaux inventaires

Raffaele D'Alessandro (1911–1959)

<http://ead.nb.admin.ch/html/alessandro.html>

Karl Stauffer-Bern (1857–1891)

<http://ead.nb.admin.ch/html/staufferbern.html>

Aktualisierte Inventare | Inventaires actualisés

Friedrich Glauser (1896–1938)

<http://www.helveticaarchives.ch/detail.aspx?ID=165062>

Grisélidis Réal (1900–2007)

<http://www.helveticaarchives.ch/detail.aspx?ID=290035>

[Agenda]

20 Jahre Schweizerisches Literaturarchiv (SLA) – Ein Rückblick

Ausstellung

Eingerichtet von Peter Erismann in Zusammenarbeit mit Ruedi Probst und Ruedi Schär

Schweizerische Nationalbibliothek, Bern

18. März bis 27. November 2011

Montag bis Freitag 9:00 bis 18:00, Mittwoch bis 20:00

Samstag 9:00 bis 16:00, Sonntag geschlossen

Jürg Amann und Andreas Neeser im Gespräch

Moderation: Corinna Jäger-Trees (SLA)

Schweizerische Nationalbibliothek, Bern

Mittwoch, 8. Juni 2011, 18:00 bis 19:30

Colloqui retoromanistic / Rätoromanistische Kolloquium, 29. – 31. August in Lavin

U.a. mit Vorträgen zu Peider Lansel, G.H. Muoth und Andri Peer von Renzo Caduff (Uni FR), Rico Valär (Uni ZH), Annetta Ganzoni (SLA) und Clà Riatsch (Uni ZH)

Dienstag, 30. August 2011, nachmittags

Literaturarchiv und literarische Archive: Autoren und Wissenschaftler im Gespräch Internationales Kolloquium

Mit Antoine Compagnon (Paris/New York), Pierre-Marc de Biasi (Paris), Bernhard Fetz (Wien), Christian Haller (Laufenburg), Andres Kilcher (Zürich), Krzysztof Pomian (Paris/Bruxelles), Ulrich Raulff (Marbach)

Schweizerische Nationalbibliothek, Bern

Donnerstag, 9. September 2011

Welttag des audiovisuellen Kulturguts

Programmgestaltung durch das Schweizerische Literaturarchiv

Schweizerische Nationalbibliothek, Bern

Donnerstag, 27. Oktober 2011, 18:00

Finissage zum Jubiläumsjahr

Buchpräsentation der *Quarto*-Jubiläumsgabe zum Thema «Literaturarchiv» mit SLA-Chronik

Schweizerische Nationalbibliothek, Bern

Freitag, 11. November 2011

*« Qu'est-ce que des archives ? C'est le terreau et le
soubassement de l'œuvre visible et lisible. »*

**Jacques Chessex, Discours à la maison
de Watteville, 22 avril 1996**